

CINDERELLA



MARS 1992

La Compagnie s'appelle Clichés. Dieu merci, concernant Cendrillon, elle n'en véhicule que fort peu. Véhiculer est le mot juste car dans *Cinderella*, spectacle créé ces jours-ci au Garage, l'une des rares allusions claires au conte de Perrault circule sur quatre roues. Il s'agit de la fameuse pantoufle de vair posée sur un coussin télécommandé.

Baroque et débridé

A ce clin d'oeil près, le spectacle réglé par Zoé Reverdin et Caroline Jauch n'a jas grand-chose à voir avec l'argument du ballet de Fokine ou celui du dessin animé de Walt Disney. Cendrillon n'est qu'un prétexte à partir duquel deux danseuses {les susnommées} et cinq jeunes comédiens ont imaginé une féerie moderne d'un genre nouveau à Genève. A Genève seulement. Ailleurs, cette sorte de danse-théâtre baroque et débridée existe depuis longtemps. L'expressionnisme de Pina Bausch en Allemagne et plus près de nous la danse-musique-

théâtre de Jean-Claude Gallotta y ont habitué un public de plus en plus nombreux. Ce caractère de nouveauté sur le plan local n'est cependant pas la seule qualité de *Cinderella*. Les jeunes de Clichés ont autre chose à offrir.

La magie du Garage

Ils ont d'abord l'espace très intéressant du Garage, qu'ils ont organisé de manière à faire vivre simultanément plusieurs tableaux. Que ce soit en haut d'un praticable, au pied d'un château de conte de fées ou devant le rougeolement d'un radiateur à gaz, il y a partout quelque chose à voir. Ce quelque chose tient à la bonne présence scénique de chacun des personnages et au rythme très enlevé des images qu'ils animent. La souillon du conte est un garçon (Frédéric Landenberg) qui couche avec la fée (Caroline Jauch) et fuit le prince charmant (Zoé Reverdin). Quant aux deux méchantes demi-sœurs (Loulou et Katla Groll), elles ont l'une un problème de poids et l'autre un

amant satanique (Thibaud Saâdi).

Avec l'aide de deux musiciens chamarrés et ahuris (Andres Garcia et Thierry Simonod) et d'un récitant détenteur de la recette du soufflé au fromage (Gianni Kaeser), le charme opère, sans rime ni raison, dans une fraîche folie qui fait du bien.

BENJAMIN CHAIX

Jusqu'au 5 avril à 20 h 30 Théâtre du Garage

CINDERELLA

LE NOUVEAU QUOTIDIEN

22 MARS 1992

Quand on aime, on ne compte pas. Quand brûle au creux de soi le feu sacré, peu importe de danser mordues par le froid et le torse au vent. Héroïques, stoïques, frigorifiques. Ainsi Zoé Reverdin et Caroline Jauch dansaient-elles leurs rêves dans le très beau squat-théâtre genevois du Garage. C'était l'an dernier, «Moontrash», une chorégraphie-premier-jet tracée en bataille. La première des deux danseuses offrait son corps d'algue déliée à la bise qui se coulait entre la dalle du squat et le ciel squelettique de la toiture. Dans la pénombre gelée, on distinguait très bien la buée que faisait son souffle.

La seconde était un poil plus chanceuse, dans sa robette d'été en coton jaune paille, vision de petite fille, elle sortait d'un container à ordures, comme une héroïne de sa comédie musicale.

A l'époque, les deux disaient «être parties ramasser tous les débris de lune qui se meurent dans l'indifférence de nos poubelles». Avec un slogan, collé à la diable sur des boîtes d'allumettes qu'elles éparpillaient comme des tracts: «S'il te plaît, déchirre-moi un mouton»... Leur «Moontrash» coloré s'achevait alors dans le boucan d'une valse de Strauss; elles deux, immobiles face au public, juste réchauffées par les volutes de leurs cigarettes.

Un an plus tard, même lieu mais changement de décor. A force de ramer, de cogner aux portes et de taper du cœur, les deux dilettantes-ont obtenu le gain de leur cause. Une agence a commencé de bichonner leurs premiers pas de chorégraphes. Dans la foulée, Caroline et Zoé, qui comptabilisent seulement 42 ans à elles deux, ont obtenu des sous (de la Ville, du Canton, de Pro Helvetia et même d'un mécène). Elles ont pu ainsi engager cinq comédiens avec lesquels s'est mené le travail d'improvisation.

Et elles seront programmées la semaine prochaine dans le très sérieux festival de l'IETM (voir encadré). Jalousies, convoitises. Elles ont pourtant gardé les mêmes mots à la bouche, le même pas-froid-aux-yeux. Ping-pong: «De plan ou de projet suivi, on n'en a pas.» C'est Caroline, celle aux yeux noirs, qui parle. Zoé, le regard pâle, pousse la balle plus loin: «On ira jusqu'où iront nos bottes. Ce qui compte, c'est l'énergie. Tout le reste est intermittent.

A cause de l'expression «aller jusqu'où iront nos bottes» et parce que l'une d'elles insistera sur l'amour et l'esprit communautaire, on se dit que nous voilà revenus vingt-cinq ans en arrière, à l'époque Woodstock, peace, love et marguerite. Sauf que là, il n'y a pas de message. Et plus l'ombre d'une cause mobilisatrice. Ces deux-là revendiquent seulement le droit de dire. Quoi? La réponse est floue. A écouter les propos du tandem, on se dit que pour elles, tracer de la danse, c'est un peu griffonner des tags. Une manière de rayer la surface trop lisse de la vie, avec force mais sans trop d'illusions.

Leur prochaine création de danse-théâtre, «Cinderella», prendra l'histoire dorée de Cendrillon à rebrousse-poil. Les deux sœurs, le Prince (joué par une fille), ou Gargouille, personnage rajouté: tous seront bloqués dans des vies de marionnettes.

Arrivera un homme (le comédien Frédéric Landenberg). Ce type égaré, tout le monde va s'évertuer à le prendre pour la Cendrillon attendue. Le conte sera ainsi lancé, en porte à faux. Et les vies, qui se croyaient libres, ramenées inexorablement à des destins écrits d'avance.

«Ce qu'il y a de drôle, c'est que nous avons suivi exactement la même pente que nos personnages. Plus on avançait dans l'écriture commune des répliques

et des gestes et plus on se rapprochait des rôles du conte de fées, sans le vouloir, pris au piège du mythe. C'est drôle aussi comme cette tendance est partagée.

Depuis cinq ou sept ans, un grand nombre de chorégraphes chevronnés se sont mis à reprendre de vieilles légendes. Le Grenoblois Jean-Claude Galotta donnera cet été sa version de «Don Juan», après avoir monté l'hiver dernier une mouture de «Roméo et Juliette». Idem pour la chorégraphe Karine Saporta avec un Shakespeare et sa «Carmen».

» Bien sûr qu'on nous attend au virage. On va peut-être nous reprocher d'aligner des clichés, comme des wagons. Cela c'est voulu. Et d'ailleurs, pour parer à la critique, on s'est pompeusement appelé «La compagnie Cliché».

» On va aussi nous dire qu'on fait de la provoc'. La preuve que c'est faux: on a débaptisé notre spectacle. Au départ, cela s'appelait «Cindy's fucking Rella», ce qui est assez dans le ton de la pièce. «Cinderella», c'est plus sage. Et meilleur, du point de vue du marketing.

STEPHANE BONVIN